

COLLOQUE INTERNATIONAL
« LES PHILOSOPHES ET LA GUERRE DE 14 » *

Les 26, 27, 28 septembre 1985 s'est tenu à la Bibliothèque municipale de St-Denis et au Collège international de philosophie à Paris un colloque international sur « Les Philosophes et la guerre de 14 ». L'option scientifique retenue pour ce premier colloque a été de faire se recouper la problématique des nationalités en philosophie et celle des notoriétés individuelles. Dans la communication d'ouverture, Marc Ferro a rappelé le rôle que le rejet des prises de position des philosophes et des intellectuels, globalement perçues comme irrationnelles, avait joué dans la fondation de l'École des Annales et la volonté de celle-ci de définir de nouveaux objets de recherche pour l'historien. Étudiées cas par cas, les réactions des philosophes devant la guerre se sont révélées, au cours de ces journées, avoir été très diverses en dépit de l'unanimité patriotique de façade affichée par beaucoup d'entre eux. La diversité de réaction des philosophes a été appréciée en fonction de leurs options théoriques, de leur position institutionnelle et du problème immédiat que leur posait cette guerre (par exemple, faire des propositions de paix, participer ou refuser de participer au combat armé, collaborer ou non à la propagande, etc.). Tous les philosophes n'ont pas accepté d'être des portedrapeaux, mais un style de nationalité est repérable chez chacun d'entre eux. Dans son invocation des valeurs européennes — sorte de bien absolu — et par sa manière de s'opposer à son propre gouvernement, Russell reste typiquement britannique (A. Ryan, Oxford). Alain définit son pacifisme dans une ignorance presque complète de ce qui se passe Outre-Rhin (O. Reboul, Strasbourg). Mais un autre résultat de ce colloque a été de montrer qu'à l'inverse d'Alain la plupart des philosophes connaissaient les déclarations de leurs homologues des pays ennemis ou alliés et en tenaient compte dans leurs propres prises de position. Ainsi, Dewey critique le pacifisme de Russell (B. Holmes, Londres), lui-même critiqué par Hulme qui se sert des prises de position de Max Scheler pour développer une polémique intra-nationale (G. Cianci, Gênes) ; Croce critique Simmel (G. Ferraro, Naples), etc. À travers les différentes interventions du colloque, on a donc vu se dessiner un réseau de circulation des messages entre philo-

* Colloque international organisé par l'Université de Paris VIII, avec le soutien de la Fritz Thyssen Stiftung, avec le concours du British Council du Goethe Institut, de l'Institut culturel autrichien et de l'Institut culturel italien, avec la participation du Collège international de philosophie.

sophes. M. Scheler ira même jusqu'à dire que les prises de position d'un philosophe pendant cette guerre permettaient de le juger (K. Flasch, Bochum) !

Une nationalité philosophique problématique a été également étudiée : y avait-il dans l'Europe de 1914 des « philosophes » se définissant comme « juifs » ? I. Starkier (Ciph) s'est demandée si les philosophes juifs qui ne se réclamaient pas de leur judaïté n'étaient pas deux fois hors d'eux-mêmes, comme Juifs et comme philosophes. Ni Juifs, ni philosophes, alors « intellectuels », si l'on définit l'intellectuel par cet entre-deux ? A. Münster (Ciph) a étudié la consternation provoquée par les thèses sympathisantes du pangermanisme d'H. Cohen chez ses proches et la révolte qu'elles ont suscitées chez Bloch.

Le mode d'intervention des philosophes dans la guerre supposait résolue par chacun d'entre eux la pénible question de l'espace public soumis à censure en période de guerre. P. Gerbod a relevé une différence très caractéristique à cet égard entre la France et l'Allemagne. Alors que la plupart des philosophes universitaires allemands ont écrit au moins un livre pendant cette guerre, leurs homologues français se sont contentés d'apporter leur contribution à des brochures, des ouvrages collectifs et des cycles de conférences. La main droite du philosophe français qui écrit des livres préférerait-elle ignorer la brochure que sa main gauche est en train de rédiger ? ou le philosophe penserait-il que le moment est plutôt venu de faire la guerre plutôt que d'essayer de la penser ? Qu'ils soient entrés dans le jeu de la propagande officielle (en travestissant au besoin leur pensée), qu'ils aient refusé de publier, ou même qu'ils aient tenté de restaurer un espace public par des moyens désespérés allant jusqu'au crime politique (assassinat du Premier ministre autrichien par F. Adler, cf. communication d'Otto Pfersmann, Vienne) pour susciter l'ouverture d'un procès public, presque tous les philosophes ont beaucoup évolué pendant cette guerre. Ainsi E. Troeltsch, « historiste », a tiré très logiquement, de son point de vue, la leçon de cette guerre en se ralliant activement à la république de Weimar et en prodiguant des conseils qui l'auraient sans doute sauvée s'ils avaient été suivis (I. Fetscher, Francfort).

L'action des philosophes a été souvent secrète. Scheler, Bergson ont accepté des missions de leur gouvernement. Ph. Soulez (Paris VIII) s'est demandé dans quelle mesure les missions de Bergson auprès de Wilson ne présupposaient pas une représentation platonicienne du « philosophe-roi » que le bergsonisme récuse au plan théorique tout en s'autorisant par pragmatisme à en faire usage à des fins utilitaires.

En marge de la philosophie, la position des scientifiques et des hommes de lettres a été également examinée. Comme on l'a souvent noté, le pressentiment de la guerre a été plus sensible chez les écrivains que chez les philosophes. L'exposé de B. Lafourcade (Chambéry) à propos de W. Lewis en a apporté la confirmation. En bon porte-parole de l'« avant-garde », W. Lewis a considéré au fond que la véritable guerre avait déjà eu lieu avant la guerre proprement dite. Commentant un inédit riche et émouvant d'Einstein, R. Cohen (Boston) a montré comment Einstein mettait en demeure les « chrétiens » d'être fidèles à leurs principes. Le facteur religieux est apparu sous une forme différente dans l'analyse que E. Coumet a faite du cas de Duhem. Catholique traditionaliste, celui-ci a

tenté de réadapter les catégories de science « française » et de science « anglaise » au contexte de la guerre, en appliquant à la science « allemande » la critique qu'il avait faite antérieurement de la science « anglaise »...

La question de l'avenir et du rapport à la mort a été traitée plus spécialement lors de la dernière journée du colloque. La veille, S. Marino (Naples) avait étudié le rôle que la guerre avait joué dans la formation du sentiment de l'avenir chez Gramsci. A. Soulez (Paris XII) a montré de quelle manière O. Neurath avait mis en pratique sa conception de l'utopie en proposant des projets de réforme au gouvernement issu du conseil ouvrier bavarois (1919). Pour B. McGuinness (Oxford) la référence de Wittgenstein au mystique à la fin du *Tractatus* s'enracine dans l'expérience de la guerre. Enfin F. Sauvagnat (Paris XIII) devait montrer quel rôle la guerre avait joué dans l'élaboration de la notion d'instinct de mort chez Freud.

En conclusion du colloque, plusieurs prolongements du programme « Les philosophes et la guerre de 14 » (Centre de recherche, Université de Paris VIII) ont été discutés. K. Flasch a proposé d'étudier la préparation intellectuelle de (et à) la guerre de 14. Ph. Soulez envisage une extension du programme en direction de la Seconde Guerre mondiale.

Philippe SOULEZ.